

HOUARI BOUMEDIÈNE

coup d'Etat manqué

1^{re} partie

Ils sont tous les deux étrangers à la région. Leur connivence rapide est l'addition de deux solitudes. Les affinités de terroir les rapprochent. Comme la concurrence est faible, il prendra vite du galon, s'affirme dans les fonctions qu'il assume. Boussof, qui sait apprécier l'efficacité, en fait son adjoint.

L'état-major de la Wilaya V s'installe au Maroc fraîchement débarrassé de la tutelle française. C'est pour Boumediène le début de la très longue hibernation aux confins extérieurs de l'Algérie en guerre.

Le CCE (Comité de coordination et d'exécution), institué par le Congrès de la Soummam, commence son programme de restructuration, de remise en ordre et de renforcement de l'ALN.

Boumediène visite la Tunisie au milieu de l'année 1957. Le colonel Bouglez, patron de la base de l'Est, lui fait faire «une tournée des popotes». Il visitera, entre autres, l'école des artificiers de Sakiet-Sidi-Youcef et les camps d'entraînement de l'ALN implantés tout le long de la frontière. Il parle devant les cadres réunis par Bouglez à Souk-El-Arbaâ.

Le premier contact avec la région, où il allait vivre si longtemps et dont il fera son tremplin pour la prise du pouvoir, est à son avantage. C'est là qu'il rencontre pour la première fois Zbiri, chef d'une unité d'élite : le 3^e bataillon de la base de l'Est. (On se souvient que Zbiri était revenu de l'Aurès fin 1956). Zbiri est séduit par la personnalité de cet homme qui situe le combat qu'ils mènent dans une perspective qui dépasse les frontières de leur pays.

Le Tiers-Monde enchaîne et la Palestine, la Palestine surtout !... «Chkoun hadh lyabess ?» se demandent les rudes maquisards de la base de l'Est frappés par la silhouette efflanquée de l'homme, les traits de son visage, son nom, la tonalité de son discours et son accent. Des «k» transformés en «g» et des «ou» contractés en «e» qui transforment le sens des mots. «goul el hem» (j'ai prêché la misère) «jeb el hem» (j'ai ramené la misère).

Jamais programme n'a été décliné avec aussi peu de mots !» se gaussent les pamphléaires qui peuplent la périphérie du



Le président Houari Boumediène.

commandement de la base de l'Est et qui sont férocelement attentifs aux «anomalies» du langage de leurs supérieurs. Les prophéties les enchantent.

Le visage de Houari Boumediène, qui restera indélébile pendant les dix années difficiles qui l'attendent, n'est pas de ceux qu'on oublie. Le front immense est dégarni. Le fusain léger des sourcils s'estompe à la naissance du nez, net et droit, dans deux plis de peau, deux rides. Les pommettes sont hautes. Les joues sont émaciées.

La main droite, souvent posée en écran devant une lippe lourde et malgracieuse, cache, pudiquement, des crocs déchaussés et jauniss. Ce visage anguleux, taillé à coups de serpe, est rendu plus sévère encore par des yeux petits, sans cils d'où fulgure un regard vif, acéré, méfiant, qui va au-delà des apparences, disséquer mettre à nu, impitoyablement, tous les ressorts secrets du vis-à-vis. Les deux prénoms d'emprunt qu'il porte sont ceux de deux vénérables saints de l'Oranie. L'homme est-il superstitieux ? Ou bien le but qu'il s'est d'emblée fixé nécessite-t-il des patronages de bon augure ? Il parle sobrement et son discours est fluide et aéré. L'argument toujours porteur. De toute son attitude se dégage une observation studieuse de ceux qui lui font face. Il pose des questions précises

sur celui qui retient son attention comme si déjà il dressait son fichier. Au moment où Houari Boumediène arrive en Tunisie, l'ALN n'a pas encore dépassé ses moments difficiles. Le quotidien fait d'intrigues, de régionalisme et de clanisme amoindrit toujours sa valeur combative.

Krim a fait énormément de choses mais tant de choses restent encore à faire... Boumediène repart pour le Maroc par la voie des airs, via l'Italie et l'Espagne.

Il succède à Boussof, lorsque ce dernier, promu au CCE, quittera son commandement occidental. Une intense activité commence pour Houari Boumediène, désormais chef de wilaya et colonel. Il organise les régions frontalières en profondeurs stratégiques. Il améliore ce qu'a créé Boussof : structures administratives, camps d'entraînement, dépôts d'armes, étend l'emprise de l'organisation sur la communauté algérienne vivant au Maroc, toujours très proche de Boussof, lequel garde un pied dans son fief d'origine. Cette proximité avec Boussof et le contrôle absolu qu'il exerce sur les bases de l'ALN et les structures du FLN au Maroc l'amèneront à participer directement (par la mise en place des moyens nécessaires et quelques fois par sa présence personnelle) à l'exécution de toutes les basses œuvres du CCE. Le CCE poursuit son action par la création en avril 1958 d'un directoire de commandement unifié : le COM (Comité opérationnel militaire) avec à sa tête Mohammed-Saïd Nasser, à l'Est, et Houari Boumediène à l'Ouest.

Ce Comité, malgré des efforts méritoires et quelques succès, n'a pu empêcher l'édification des fortifications françaises sur les frontières, connues sous le nom de lignes Morice et Challe qui saigneront l'ALN à blanc. Des milliers d'hommes périront dans les tentatives de franchissement des glaces défensifs, un désastre. La rébellion des colonels Lamouri, Nouaoura, Aouachria et de leurs compagnons, la reddition de Ali Hambli, les hécatombes dans l'enchevêtrement des barbelés sont à mettre en grande partie au débit du COM. Le COM, c'est l'échec personnel de Belkacem Krim par les hommes qu'il a imposés et par son éloignement personnel du théâtre des combats. Il

lui en sera tenu compte le moment venu... Le COM qui a épuisé ses possibilités est disqualifié. L'expérience d'un directoire militaire collégial réunissant une dizaine d'officiers s'est révélée inopérante. L'option d'un commandement unique est retenue pour moins de zizanie et plus d'efficacité. Boumediène est rappelé du Maroc pour devenir le généralissime dont l'ALN a tant besoin.

C'est Boussof qui le propose à la tête de l'état-major, pensant que son ancien adjoint ne saurait être autre chose qu'un allié docile, à même de s'insérer dans le canevas compliqué de son vaste et discret système. Le débonnaire Bentobal acquiesce, puisque le candidat est «un pays». Krim n'a pas été difficile à convaincre. Boumediène n'a-t-il pas fait la preuve de son engagement à ses côtés ? N'est-ce pas lui, grand, droit, mince, inflexible comme un glaive qui a présidé le tribunal de Goumlat qui a envoyé à la mort, par le garrot, toute une charretée de colonels ? N'est-ce pas lui encore qui a frappé d'une main de fer toutes les rébellions, toutes les dissidences à l'Ouest ? Sa réputation de patriote passionné et impitoyable lorsque l'intérêt de la Révolution est en jeu n'est plus à faire. Il est désormais chef d'état-major.

A l'époque, l'histoire se faisait à l'Est. Il est déjà le maître de l'Est. Son destin est en marche... Son intelligence se révèle d'emblée dans la méthode. D'abord s'installer au contact immédiat des combattants. Au contact de l'Algérie, ensuite s'entourer d'une équipe !

Lorsque Houari Boumediène accède au commandement suprême de l'armée, les bureaux techniques lancés par Amara Bouglez, les centres d'entraînement, les fabrications militaires, les grandes norias d'armes et d'équipement fonctionnent à plein régime. Il exploite immédiatement, à l'avantage de l'ALN, les structures auxquelles Belkacem Krim a consacré le meilleur de son temps. L'ancien chef de la Wilaya III, usant tour à tour de persuasion ou de brutalité, a élagué, émondé, taillé, souvent dans la chair vive, pour tenter de faire d'une armée, aux mains de seigneurs de la guerre indisciplinés et frondeurs, un outil moderne et performant.

3. Les silences du colonel Boumediène

Dans la pénombre confortable où les stratégies s'élaborent, il est aux aguets, à l'écoute, vibrant intérieurement au gré des moindres péripéties, mais sans en rien laisser paraître son sentiment profond.

Il maîtrise ses émotions. Le silence où il se complaît et la moue perpétuelle plaquée sur le bas du visage ne sont que des faux semblants, un masque affecté. Il force le trait à son avantage pour mieux cultiver l'énigme de ses origines, de son caractère et de ses desseins.

Connaissant les maquisards, il sait qu'ils sont imbus de leurs années de maquis, cette carapace dure et rêche qui en fait des partenaires impossibles et des adversaires coriaces. Il leur préfère des cadres plus jeunes, frais émoulus des lycées du Maroc et d'Algérie ou des écoles militaires françaises, intelligents, capables et disciplinés.

Les transfuges de l'armée française, «venus trop tard pour asseoir une glorieuse réputation», selon ceux qui les jalourent, et qui seront toujours décrits par ces derniers comme des «ralliés» de la dernière heure, tout juste bons à apprendre aux jeunes recrues à marcher au pas, il saura utiliser leur légitime rancœur pour en faire, à des postes de plus en plus importants, les éléments les plus solides de la structure de son système.

Les jeunes issus de la vieille émigration algérienne au Maroc et qu'il a ramenés dans ses bagages, déjà façonnés à l'école rigoureuse de Boussof, seront les rouages d'une machine efficace de prise du pouvoir d'abord, de gestion du pays ensuite. Cette équipe soudée autour de sa personne comme une garde rapprochée sera la cohorte solide où il puisera son inspiration, retrempera son optimisme. Ses membres ne confondant pas le rang avec la place ne

seront jamais ses concurrents ni ne prétendront relever d'autres défis que ceux qu'il s'est lui-même assignés. Lorsque plus tard, l'un ou l'autre de ceux qu'il a distingués et rapprochés de sa personne prétendra agir de son propre chef, hors le cercle protégé qu'il a tracé, il laissera le téméraire seul face à la meute de chiens. (Moussa Hassani en saura quelque chose). Comme il frappera impitoyablement quand l'un deux, proche parmi les proches, s'oubliait jusqu'à confondre corps de garde et jardin secret, osera passer de l'autre côté du mur et prétendre y imposer son inconvenante censure.

Son génie, c'est que la soudure, l'homogénéité de l'équipe avec laquelle il vaincra tous les obstacles et prendra le pouvoir s'est faite autour d'un programme politique, économique et social et d'un principe «légitimant» : «Nous qui avons fait plier l'ennemi sommes les seuls dignes de prendre en main les destinées de l'Algérie.» La légitimité révolutionnaire primant la légitimité historique ! L'équipe est étagée. Le premier niveau, la base, le socle, compte à peine une demi-douzaine de privilégiés. C'est la quintessence de son escadron qui poinçonnera au cachet sec la longue, longue feuille de route de son futur régime.

Ses adjoints directs : A. Mendjeli, Kaïd Ahmed, A. Zerari n'appartiennent pas à ce cénacle. Ce ne sont que des seconds désignés par le pouvoir politique et qu'il est parvenu, un temps, à circonvier. Ils le quitteront plus tard, dès qu'il commencera à incurver sa route.

Quand il ne déambule pas seul, la démarche légèrement heurtée, le regard lointain, perdu dans de profondes cogitations, il «apprend» par cœur les hommes en provoquant leurs confidences et en les écoutant parler. Il trie,

répertorie, note dans un petit coin de sa mémoire ce qui mérite d'y demeurer, sans doute pour s'en servir le jour où il commencera à édifier son propre enclos et à hisser ses propres couleurs. Observateur attentif des jeux mortels du sérail alaouite, il a appris dans le microcosme des camps de l'ALN installés au Maroc que la politique est un labyrinthe compliqué et impitoyable et que les ronces de ce dédale sont les passions des hommes. L'art, lorsqu'ils se font jour, c'est de les faire converger en sa faveur. Dire que d'emblée, il a visé le pouvoir suprême et qu'il était déjà en mesure de regarder et de voir plus loin pour son propre compte ne serait ni aventureux ni présomptueux.

Les hommes du gotha de la révolution, sur le haut du glacié où il est pour l'instant et dont il n'aimerait pour rien au monde descendre, sont divisés par lui en trois catégories. La première est composée de ceux dont il craint les entreprises ou la concurrence. Ils sont légion.

L'Est, c'est le trop-plein de baroudeurs, la chienlit historique, la zizanie atavique, la migraine quotidienne. Il les connaît désormais un par un. Ils ne lui feront jamais illusion. Il saura les neutraliser plus tard, pour la quiétude de sa dictature, grâce à un «prêt» bancaire, un aller simple pour l'exil ou un cul de basse fosse.

La seconde, c'est la piétaille sans culture et sans ambition, bonne à tout faire dans les régimes autoritaires, la troisième enfin ainsi que nous venons de le voir est faite d'oiseaux rares qui possèdent l'étincelle créatrice ; apprivoisés, ils seront le foyer où éclosent les idées et se forgent les stratégies.

M. M.
(À suivre)